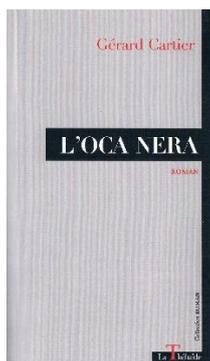


Gérard Cartier

OCABÉCÉDAIRE

Morceaux choisis de *L'Oca nera*



(La Thébaïde, 2019)

A - ARAIGNÉE



(*Val de Suse, 2012*)

« Le tracé des Épeires, écrit Fabre dans ses *Souvenirs entomologiques*, est une ligne polygonale inscrite dans une spirale logarithmique ». Une mouche s'était prise dans une toile tendue entre les branches basses d'un noisetier – non pas l'une de ces mouches domestiques qui vous parlent à l'oreille et viennent jusque sur votre table conchier votre page d'écriture, mais une petite mouche grise de campagne à la taille effilée, nantie d'énormes yeux rouges. L'épeire, jusque-là cachée dans les feuilles, aussi immobile sous son corset à tête de mort que si elle était piquée dans la boîte d'un entomologiste, se rua aussitôt vers elle à grandes enjambées, agitant d'une longue houle la résille au milieu de laquelle sa proie terrorisée battait furieusement des ailes sans réussir à s'arracher au piège gluant. C'est en cela surtout que nous différons de l'araignée. Si j'étais elle, plutôt que de me précipiter vers ma proie, j'aurais emprunté le chemin polygonal et l'aurais rejointe en tournoyant dans un vertige accru de spire en spire qui me rendrait plus délicieux l'instant où, pliant ma conquête entre mes bras, je lui enfoncerais dans le corps le dard brûlant qui la ferait succomber. Mais elle, non. Elle avait déjà maîtrisé sa victime et, penchée sur la tête grise, elle y plantait sa pointe. Je ne fis pas un geste pour sauver la malheureuse : quoique toujours à genoux dans le pré au pied du noisetier, je m'étais évadé de la scène et, emporté par les remous de ma pensée, je me livrais à des considérations sur ma propre vie. J'étais à la fois l'épeire et la mouche, il me semblait que l'insecte qui mourait si atrocement sur la toile était la figure de mon passé, et qu'en ayant tiré tout le sang à force de le sonder je le trouvais maintenant aussi inerte que si je ne l'avais pas vécu.

(*L'Oca nera, pp.21-22*)

B - BOMBES



(Chaulnes, 1917)

Des images brumeuses, des scènes oubliées lui reviennent en désordre. Saint-Quentin. Grand-Rozoy. Chaulnes. Chaulnes surtout, des collines atrocement remuées par les *Minenwerfer*, semées de cadavres abandonnés, livrés au soleil et aux pluies, seuls vrais occupants de ce pays douteux que communiqués d'état-major et journaux s'obstinaient à prétendre bientôt libéré, cimetière terreux que même les corbeaux avaient déserté, chassés par le sifflement des torpilles et les explosions des bombes à ailettes qui ravageaient les tranchées, retournant la terre sur les hommes embusqués ou les envoyant valdinguer dans les barbelés, déchirant l'acier et la chair – parfois, après une journée d'épouvante, remontant la tranchée pour estimer les pertes, on butait sur un membre arraché à un corps évanoui dans les airs... et les blessés évacués, les morts dépêchés dans leur capote, certains trouvaient encore la force d'écrire une carte postale à leur mère ou à leur fiancée, choisissant longuement les mots, feignant des sentiments oubliés, avant de se rencogner sous leur toile pour tenter de dormir, les nuits elles-mêmes sans vrai répit, tourmentées par les fusants et mille bruits menaçants, quand ce n'était pas le *Wacht am Rhein* sauvagement braillé par dix mille poitrines échelonnées le long de la ligne de front, une longue trace sinueuse, hoquetante, qui se perdait au loin dans les ténèbres, prélude à un déluge d'obus envoyés à l'aveugle. Puis un jour, inexplicablement, on vous arrachait à la boue pour vous jeter dans un pays de bois et de vergers où, la lune venue, les chouettes hululaient dans les pommiers. L'enfer faisait place à l'oisiveté et au silence, et malgré les dirigeables qui erraient mollement sur les collines et les gerbes de fusées éclairantes qui montaient à l'horizon, on se reprenait à croire à l'avenir ; l'ennemi avait décroché, on voyait la cavalerie d'Afrique galoper sabre au clair dans la campagne vide et des civils sortir des hameaux en flammes en jubilant – certains (certaines surtout) s'étaient pourtant fort bien accommodés de l'occupation allemande... Puis un train vous remportait et après deux jours de cahots et de manœuvres aveugles vous abandonnait quelque part au bord de cette France grossièrement déchirée par le front, où la guerre vous sautait à nouveau dessus : les 210 autrichiens pilonnaient les abris, des pluies de shrapnels s'abattaient sur les lignes dont les planches craquaient sous les impacts, et la terre avalait le camarade avec qui, l'instant d'avant, on tirait des plans sur la comète.

(*L'Oca nera*, pp.346-348)

C - CERCUEIL



(Carrue, Bas-Dauphiné, 1964)

Pendant que la petite foule franchissait les grilles du cimetière à la suite d’Alice, j’étais resté dans la 203, garée sur le parking attenant, pour terminer je ne sais quel devoir de physique. Une brume légère flottait encore sur les fonds de Serre. Du mur d’enceinte, couronné de neige, ne dépassaient qu’une coupole coiffée d’une croix brisée et quelques ifs ébouriffés à peine farinés de givre. J’imaginai la dalle renversée dans l’allée, la cavité obscure où les fossoyeurs essayaient de descendre le cercueil – même menuisé aux dimensions d’Alice il était trop grand pour l’embrasure, il fallait l’incliner et le faire passer de biais, il vacillait dangereusement dans la boucle des cordes, les croquemorts pestaient entre leurs dents, s’interpellaient sans se gêner, poussaient du pied la boîte dans le caveau pour l’insérer dans le peu d’espace encore disponible. Puis frères et sœurs s’avançaient un à un et bénissaient le trou j’imaginai la terre glacée Alice recroquevillée dans sa robe blanche au fond des ténèbres, entendant tout, les poignées de terre frappant le couvercle, les consolations du diacre, les voix familières murmurant des paroles inconnues, Alice enfermée dans l’éternel hiver, ne comprenant pas, saisie d’effroi. L’adolescence est l’âge des cauchemars ; l’un d’eux m’a longtemps poursuivi, et parfois me visite encore : il y avait eu tant de morts dans la famille que les derniers n’avaient droit qu’à un fond de concession ; on les faisait entrer de force dans des coffres exigus comme des boîtes à chaussure qu’on enfonçait dans la fosse en disloquant les planches pourries où gisaient les précédents ; j’étais couché parmi eux, non loin d’Alice, je l’appelais du fond de ma caisse, elle se taisait cruellement.

(L’Oca nera, pp.41-42)

D - DENTELLES



(Gênes, 1945)

[« Georges » : éminent collaborateur en fuite, ici caché dans un bordel]

Leur petit pécule a vite fondu. Pour subsister, l'un traduit en français des brochures commerciales, le plus souvent composées à la diable, l'autre fait des travaux de couture pour la patronne. Ces demoiselles ne semblent pas avoir de talent pour l'aiguille et, même s'il ne leur reste pas longtemps sur la peau, ou à cause de cela (tous les clients n'augmentent pas leur plaisir à le retarder), leur trousseau s'use vite. Hélène recoud les boutons, retaille les jupes et les corsages ; la patronne a même poussé la confiance jusqu'à lui donner à ravauder certains chiffons de dentelles que l'ancienne khâgneuse ne soupçonnait pas qu'on pût porter. Mais plus la chose est légère, mieux la tâche est rétribuée. C'est ainsi que par une économie singulière on voyait les furieuses bordées abritées dans les chambres se changer en accrocs sur des satins raffinés puis se convertir en fil de soie et en aiguilles de 12 avant, suprême rédemption, de se transfigurer en poèmes : Georges écume les bouquinistes et, avec l'argent gagné par Hélène, il s'empare de tout ce qui est italien et revient à la ligne avant la marge. Il lit maintenant Dante à livre ouvert et, tandis qu'elle reprise ses petits linges, une pelote d'épingles au poignet, il psalmodie les vers en veillant à fondre les voyelles, comme il se doit, avant de traduire à haute voix pour Hélène, la conduisant de terrasse en terrasse (elle se plaît assez aux poètes pour en oublier d'écouter l'escalier craquer et les portes gémir), non seulement à travers les cercles de l'enfer, comme le font les esprits exaltés, mais jusque sur les gradins du Purgatoire – quant aux neuf ciels du Paradis, c'est bien trop d'éther. Après les poètes, quoiqu'athée depuis toujours, Georges s'empare de la Bible que sa compagne vient d'acquérir, puis (curiosité, faiblesse, dissimulation ?) il se plonge dans les mystiques.

(L'Oca nera, pp.147-148)

E – ÉPINGLE



(Grenoble, 2013)

Les enfers des archives de Grenoble et de Pierrefitte consentaient à s'ouvrir – un peu de ce qui est enfoui dans les cartons bruns, qu'on m'incite fermement à garder pour moi : il m'est interdit de rien divulguer qui puisse porter atteinte à *la vie privée*. L'Histoire ne régurgite ce qu'elle a avalé que pour vous l'enfoncer profondément dans la gorge. Quant à la *mort privée*, champ libre. Tant mieux, je ne m'étais pas gêné pour en accommoder plusieurs à mon égérie, qu'il me serait pénible de détruire. Je me suis rendu aussitôt à Grenoble. La vérité, celle des érudits, policiers bertillonneurs et saints Thomas, la vérité était donc là, brute, austère, cachée dans une grosse liasse de papiers administratifs – ordonnances de dessaisissement, commissions rogatoires, sommations à comparaître –, non pas toute formée, comme un enfant dans le ventre maternel, mais éparpillée dans des procès-verbaux d'enquête parfois affectés d'erreurs grossières (*Marcelle* au lieu de *Mireille*) et des dizaines de lettres d'accusation et de dépositions de témoins, souvent contradictoires. Et au milieu de cet amas de feuillets aux bords écorchés, troués d'agrafes, incrustés de trombones ou de cordelettes, la double photo anthropométrique de l'accusée, les cheveux maintenus derrière l'oreille par une longue épingle qui lui perce la tempe.



Je suis resté un long moment à la dévisager, décontenancé, les ailes brisées, incapable de croire à l'apparence sous laquelle se manifestait le spectre que je poursuivais depuis si longtemps. Cette jeune femme blonde au visage mélancolique, perdue au milieu des minuscules débris de papier constellant la table des archives, était-ce là la veuve sournoise figée dans l'encre du *Dauphiné Libéré* ?

(*L'Oca nera*, pp.294-296)

F - FAUTEUIL (ORTHOPÉDIQUE)



(2013)

Comment faisaient-ils, tous ces littérateurs, Casanova, Rousseau, Chateaubriand, qui couraient sur les pages la plume à la main, exacts, abondants, revivant dans l'ordre toute leur vie, des premiers chagrins jusqu'aux ultimes consolations, retrouvant sans effort les dates, les noms, les visages, leurs années bien rangées sous leur front, nettes et fraîches comme des draps qu'on sort d'une armoire et qui exhalent, quand on les déplie, les parfums du jardin où ils ont séché ? Étaient-ils si sûrs d'eux pour dire *je* sans craindre de se trahir ? Le chagrin amoureux ne les a donc jamais anéantis ? Depuis six mois, je flotte dans ma vie. Des lieux, des rencontres me jettent dans une nostalgie inexplicable. Carrue ressuscite dans une odeur d'herbe coupée. Livia m'appelle dans la petite cloche d'une église de Turin sonnante le crépuscule. Ce n'est le plus souvent qu'une émotion aveugle que je ne sais ni nommer ni dater. La douleur a sécrété l'une de ces molécules aux formules compliquées qui transportent les passions dans le corps, libérant par bribes le passé en même temps qu'elles commandaient aux larmes, un acide subtil et violent qui contracte la mémoire, exprimant les souvenirs dans un remous de formes et de couleurs d'où tout sens est banni. Il me semble me répandre, me vider, expulser par lambeaux le cadavre de ma vie en une longue parturition qui, bientôt peut-être, m'emportera dans un flot d'images incohérentes. Ou, si la médecine me sauve (« *Per scientiam ad salutem* », m'a dit récemment à Lariboisière une sorte de pythie noire en me tendant un dossier de radios enfumées), l'âge me saisira brusquement et je finirai comme mon père, enseveli dans un fauteuil orthopédique, silencieux, en proie à un passé que je ne saurai ni habiter ni chasser.

(*L'Oca nera*, pp.351-352)

G - GANTS



(Paris, automne-hiver 1944)

Après la débandade d'août 44, elle sera venue se cacher à Paris, dans ce quartier des cabarets où elle chantait avant de s'exiler à Grenoble. Son ventre commence à l'entraver, elle aura du mal à déguerpir en cas d'alarme, et la perspective d'être mère à nouveau lui répugne. Quand elle a laissé entendre à la concierge qu'elle ne s'y sentait pas prête, celle-ci a marmotté : « Fallait y penser avant... », ajoutant doucement : « Faut voir... », et malgré l'horreur que lui inspire le procédé, elle s'est sentie soulagée. Un matin, à la fin septembre, on frappe à sa porte. Sur le palier se tient une vieille sèche, de celles qu'on liait en fagots pour chasser le diable des campagnes, tout vêtue de noir, un petit sac à main efflanqué au creux du coude. Elles s'enferment dans la chambre. Mireille fournit les linges, la vieille l'instrument et les gants de caoutchouc. Son sac posé au pied du lit, elle fait s'allonger la fausse parturiente, relève sa robe et lui écarte les cuisses. Elle est à moi. Je la tiens. Elle grimace et gémit, l'aiguille entre dans son cœur, la malédiction l'atteint par-delà les années... Ç'aurait été un enfant de février, « du Mardi gras » dit perfidement la vieille en tirant un à un sur ses doigts de caoutchouc, d'où s'écoule un filet de sang visqueux. Elle prend son dû, remet son chapeau et s'éclipse sans un mot, son petit sac à main gonflé au creux du coude. Mardi gras ou Carême, peu importe, il n'y aura personne pour s'en soucier. Mais à la mi-février (un hiver effroyable, l'eau gèle dans les conduites, le vent pèle le visage et vitrifie les oreilles), couchée dans sa chambre peuplée de courants d'air, elle s'en souvient : elle se voit avec l'un de ces êtres qu'on prétend à notre image, geignard, pissard, merdard, et en est si dégoûtée qu'elle bénit la faiseuse d'anges. Elle se souvient aussi de l'autre, née pour rien, qui vient parfois la tourmenter dans son sommeil. Elle imagine la sorcière au pied du lit conjugal, son sac à main efflanqué sur la hanche, elle sent ses doigts noueux lui écarter les cuisses. La rancœur l'étouffe, elle lui arrache la longue aiguille et l'enfonce en elle rageusement, d'un mouvement d'autant plus amer qu'il est impuissant.

(L'Oca nera, pp.258-259)

H - HEAUME



(Val de Suse, 2013)

Ce soir-là, l'une des photos de la manifestation a enflammé les rédactions. Alors que le cortège passait devant un cordon de carabinieri en tenue anti-émeute, une jeune fille s'était précipitée vers un agent, avait pris son casque entre ses paumes et avait posé ses lèvres sur la visière abaissée. C'est ce que montrait le cliché publié le lendemain par la presse italienne et, le surlendemain, par tous les journaux du continent. Un geste d'affection entre une protestataire et un fils du peuple contraint par la misère à un dégradant métier de police, quoi de plus émouvant, de plus édifiant, de plus digne même ? Mais en découvrant les légendes des photos, Nina, l'ange de Suse, s'était insurgée : « Aucun message de paix, bien au contraire. Ces porcs, je les pendrais la tête en bas après ce qu'ils ont fait à Marta, une camarade brutalisée », avait-elle écrit sur sa page Facebook ; puis, dans un entretien avec *La Repubblica* : « J'ai choisi de le provoquer, comme le ferait une travailleuse du sexe, sachant qu'il ne pourrait pas réagir ». Le provoquer ? Ce que la photo n'a pas montré, qui consterne en moi le moraliste et réjouit l'écrivain, c'est que Nina, voyant sous le plexiglas un visage juvénile, a léché l'écran avant de l'embrasser ; puis, glissant deux doigts dans sa bouche et les mouillant de salive, elle a soulevé la visière et, comme le font paraît-il les prostituées, les a enfoncés entre les lèvres du carabinier, contraint par le règlement à ne pas réagir. Faire ça à un Sicilien ! « J'ai vu la panique dans ses yeux... » Affront si cuisant qu'un syndicat de policiers vient de traîner la jeune émule de Marie-Madeleine en justice en l'accusant non seulement d'outrage à agent mais aussi de *violence sexuelle*...

(*L'Oca nera*, pp.463-464)

J - JEUX (DE L'OIE)



(Chambéry, 2012)

Un jour, dans une foire aux vieux papiers, j'ai découvert un jeu de l'oie datant de l'immédiat après-guerre, imprimé pour le compte d'une Amicale d'anciens prisonniers d'un stalag que, malgré les indices parsemant la planche, je n'ai pas su identifier – un camp du nord de la Pologne, à en juger par les plaines infinies qui l'entourent. Des vignettes aux couleurs délicates illustraient la vie des prisonniers au terme de leur interminable transfert vers l'est dans des wagons à bestiaux tatoués du fatidique 40 HOMMES 8 CHEVAUX qui sert d'emblème à toutes les déportations : un quai de débarquement, des baraques de bois créosoté, le travail forcé sur les routes ou dans les champs, la fatigue et la faim, le *Revier*, jusqu'à la libération du camp par l'Armée rouge dont le drapeau déchiré par la mitraille flottait au centre de l'estampe. Comment lui résister ? Elle a longtemps été mon seul appui pour imaginer la vie de mon père à Graz – ce que je croyais être *Graz* : je n'ai appris que tardivement qu'il désignait ainsi Wolfsberg, une petite ville de Carinthie située à cinquante kilomètres au sud-ouest de Graz, près de la frontière slovène. J'ai acquis d'autres jeux de la même inspiration, me laissant peu à peu gagner par la frénésie de la collection, m'emparant de tous ceux que je rencontrais pourvu qu'on y vît notre Histoire. La Grande Guerre m'a fourni son lot d'images d'Épinal imprimées en tricolore sur du papier de bois, et même celle de 70, pourtant si peu propice à l'exaltation des sentiments patriotiques. De là, en raison de mon métier, je suis passé aux sciences et aux techniques, avant de faire main basse sur tout ce qui arborait une oie, en vrac, planches rustiques ou savantes, édifiantes ou libertines. Ma collection a proliféré, j'en possède aujourd'hui plusieurs centaines, mais seules les deux premières m'importaient vraiment avant que ne s'y ajoute, chère entre toutes, celle que Livia vient de réaliser pour moi.

(*L'Oca nera*, pp.45-46)

K - KALÉIDOSCOPE

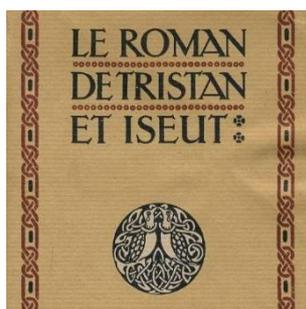


(Rambouillet, 2012)

À droite, à l'angle du propylée, une plaque de marbre indique : PALAIS DU ROI DE ROME. Tout près, dans un petit hall cireux qui tient plus de l'immeuble de fond de cour que du palais où je croyais pénétrer, une plaque de verre : MUSÉE DU JEU DE L'OIE – Accueil au 1^{er} étage. Étonnant que je n'y sois jamais venu. Il aura fallu une réunion tardive au Ministère, hier, pour m'inciter à cette visite. Un escalier de bois brut monte en tournant entre deux murs ornés d'affichettes représentant d'anciens jeux de l'oie. Peut-être a-t-on constitué le fonds du musée en rassemblant les planches offertes au Roi de Rome ? Peut-être l'Empereur saisissait-il toute occasion pour se soustraire au fardeau du pouvoir et, délaissant les ambages diplomatiques et les aphorismes du Code pénal (*Tout condamné à mort aura la tête tranchée*), venait-il ici secouer les dés dans un cornet d'ivoire, un enfant exsangue sur les genoux, mieux aimé que tous ses bâtards, lui apprenant à pousser sur une volute d'images un cavalier de plomb à son image afin de le former aux grandes tâches qui l'attendait à travers l'Europe – deux ou trois ans à peine, puis le désastre avait tout emporté, le père expédié en corvette dans une île sauvage où il avait péri après avoir régné sur une petite secte d'exilés taciturnes, et le fils lobotomisé chez l'ennemi. Son palais était passé à d'autres, à l'un des familiers du gros Bourbon, ou à quelque financier fraîchement rapatrié (il faudrait vérifier dans Wikipédia), à moins qu'il ne soit resté dans la famille, échu à l'un de ces hommes mal dégrossis que la tornade qui errait sur l'Europe avait arraché au maquis corse, vingt ans auparavant, pour le précipiter en bottines raides et redingote de Louviers au milieu d'étrangers arrogants (de lourds cardinaux en robes de soie, ou des aristocrates sanguins déguisés en philosophes qui lui baisaient les mains en public et se moquaient en privé de son patois et de ses manières rustiques), avant qu'on ne le renvoie dans sa patrie, et il aura fini ici, en petit vieux claudiquant, à peine distingué de ses concitoyens par ses bottes et son maintien...

(*L'Oca nera*, pp.102-103)

L - LIVRE

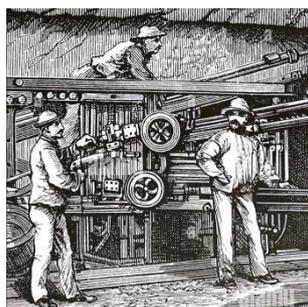


(Turin, 2012)

La fenêtre est ouverte sur le soir. Livia est à la petite table du fond, enroulée dans une serviette blanche, coiffée d'un pain de sucre, sur sa peau humide le collier bleu chatoie. Elle lit. C'est le roman de *Tristan et Yseut*. Elle tourne avec précaution les pages, ses lèvres bougent, des mots s'en échappent dans une langue qu'elle semble inventer dans l'instant. Plus tard, peut-être, quand je peinerai à me souvenir, il me suffira de tirer des rayons mon exemplaire du conte, de regarder la petite vignette de couverture et de feuilleter au hasard pour la faire revivre. *C'était l'âpre joie et l'angoisse sans fin...* Pour que le chagrin m'opprime, ce que mes propres pages ne sauront pas faire malgré le désir que j'en aurai peut-être. *Dieu ! dit Tristan, quel deuil de vous perdre...* Le temps a détruit les amants, desséché douleur et volupté, leur lit n'est plus qu'un ossuaire, mais la passion y fermente encore : deux ronces en jaillissent, qui se mêlent et reflourissent d'année en année, obstinément. Elle se tourne vers moi, me prend à la taille et m'attire contre elle. C'est peut-être de bonheur, peut-être de peine. La chambre est bleue, le soleil y pénètre de biais, on entend des outils tinter sur les poteaux des étals du marché et les éclats de voix des vendeurs à la sauvette. Elle reste un moment à rêver, silencieuse, une main dans le livre, sa tempe humide contre ma hanche. S'aimer sans rien s'avouer. *Tristan lui coupa la langue et la mit dans sa chausse.*

(*L'Oca nera*, pp.155-156)

M - MACHINE



(Val de Suse, 1871)

Puis sont venus des gens de rigueur, un marteau à pic dans leur mallette, ou une lunette à prisme et les tables de logarithmes, des hommes à besicles dont on ne sait plus le nom mais sans qui la vie, sans doute, serait plus intolérable que sans *Voyage en Italie* ni *Paysage avec figures*, des Maus, des Sommeiller, des Grandis, qui dressent les plans de la vallée (et décidément, non, la Rochemelon n'est pas le sommet du monde, ni même du Piémont), et non contents de nous ôter nos raisons de rêver, ils se mettent en devoir de trouer la montagne avec des engins inventés tout exprès, de lourds charrois graisseux montés sur rails qu'ils n'ont pas pris la peine de capoter pour leur donner un peu d'allure, disgracieux assemblages de compresseurs, de tuyaux, de pistons et de câbles grinçants qui tirent des crémaillères, actionnent des volants de fonte et font pivoter à toute allure les neuf longues tiges qui les hérissent, dont les fraises dans un lent et irrésistible ahan perforent la roche avant qu'hommes et machine ne reculent, que les artificiers pétardent le front et qu'aussitôt la poussière retombée une noria de wagonnets poussés à la main évacue les déblais. Ainsi, quatorze ans durant, tandis qu'au-dehors des royaumes s'étendent et des empires s'effondrent, au fond des boyaux ça tonne, ça craque, ça fume, la vapeur siffle, les hommes gémissent, le front de taille se fend et s'éboule, et l'œuvre infernale progresse inexorablement jusqu'à ce qu'un jour, dans un fracas assourdissant, les derniers mètres de rocher s'abattent et que les chefs des deux chantiers qui viennent de se rejoindre à l'aplomb du sommet, l'Italien et le Français (car entre temps la Savoie est devenue française et le Piémont a conquis l'Italie), le visage encore luisant de sueur, se serrent cérémonieusement la main à travers la brèche dans la lumière spectrale des lampes à gaz. Puis tant d'efforts encore, tant de savoirs subtils, tant de morts, avant qu'un premier train hérissé de drapeaux ne débouche à mi-ciel au-dessus de Modane dans les tourments d'une fanfare et qu'un préfet barbu ne dévoile la plaque où se lit, gravé en majuscules héroïques :

AUX NOUVEAUX HERACLÈS
QUI ONT FORCÉ LA PORTE
DES ENFERS

(*L'Oca nera*, pp.89-90)

N - NEZ



(Grenoble, 1945)

L'article est illustré par l'un de ces portraits ténébreux et interchangeables dont les chroniqueurs de cours d'assise se plaisent à affubler leurs héroïnes. Avait-on besoin de ce visage au plomb pour la faire exister ? La photo montre une bourgeoise en tailleur noir, un foulard à gros pois croisé sous les bouillons de son chemisier, fixant ses juges, ou la mort qui va la soustraire à la colère des hommes, ou rien que la cohue des photographes, raide au milieu des ombres, le coin des lèvres relevé, comme pour narguer ou pour séduire. *Dans le box des accusés, Mireille Provence pose encore...* Mireille Provence ? Mireille Provence, cette figure sans âge ? Des cheveux tombants, une peau cendreuse et tavelée, un nez excessif au-dessus de lèvres pincées : est-ce là la beauté qui avait foudroyé le terrible Oberland ? Son charme était inadmissible, on aura tâtonné longtemps dans la chambre noire avant de lui composer ce visage pénible. Rien non plus n'y transparait de l'intelligence que décrit un témoin, *très vive*. Mais la volonté, vive elle aussi, et implacable, on n'a pas pu la lui ôter des yeux, fixée à jamais dans les sels d'argent, tout entière vouée à la haine dévorante qui a fait du bourreau du Vercors *un jouet entre ses mains*. Les fuyards pris au débouché des gorges de la Bourne, ou alors qu'ils tentaient de passer l'Isère sous le couvert de la nuit, défilent sous les marronniers de l'école de Saint-Nazaire-en-Royans où quelques sous-officiers font tapisserie autour d'Oberland. Elle est près de lui, un peu en retrait, ses cheveux blonds répandus sur les épaules, son turban rouge sur les genoux. Elle écoute, elle examine, elle rappelle ceux que son amant relâche, elle questionne, elle condamne.

(*L'Oca nera*, pp.176-177)

O - OISEAUX



(Chambéry, 2013)

À l'automne dernier, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques, afin d'illustrer l'esprit encyclopédique de son siècle, la bibliothèque de Chambéry a exposé plusieurs planches du *Buffon des oiseaux* choisies parmi les plus opulentes et les plus colorées : le Cardinal du Cap de Bonne Espérance, moitié curé et moitié cardinal, le Faisan doré de la Chine (si la femelle n'est qu'une sorte de perdrix à longue queue, pour peindre le mâle le peintre a dû tremper son pinceau dans l'arc en ciel), l'Oiseau de paradis de la Nouvelle Guinée, dit *le Superbe*, et le Toucan à gorge blanche de Guyane, appelé *Tocan*.

Le Toucan, certes, le Toucan, ce court Pantalone qui exhibe sa complexion sur son visage et nous nargue de son bec exubérant, fragile boîtier laqué renfermant non pas une langue mais une plume aux barbes serrées dont il ne tire qu'un long sifflement, comme si le Créateur, pour le punir de son insolence, la lui avait enfoncée dans la gorge en lieu et place du muscle de la parole, d'où vient que les quakers des tropiques, le raillant pour l'appendice coloré qui lui sert de plumier, en ont fait dans leurs sermons l'emblème des hommes de lettres : dehors brillant, mais aucune substance ; et que Buffon (ou est-ce son jeune abbé ?), faisant feu de tout bois contre la Sorbonne, a noté malignement à son propos que « tout ce qui peut être, est », et que la Nature ne borne pas sa puissance « à ces idées de proportion et de régularité auxquelles nous voudrions tout rapporter » – à moins qu'il ne visât ici ceux de ses confrères qui lui reprochaient de s'écarter du style clair et mesuré du Siècle d'or. Le Toucan donc, et l'Oiseau de paradis. Mais pourquoi nous a-t-on privés du Perroquet ? Serait-il grossier ou impertinent de l'introduire dans une bibliothèque, lui à qui le Créateur a omis d'arracher la langue et qui s'en sert à tort et à travers ? « Vous ne me marquez pas, écrit Buffon à son jeune abbé, si le préambule des perroquets vous a fait plaisir ; il me semble que la métaphysique de la parole y est assez bien jasée. »

(*L'Oca nera*, pp.382-383)

P - PERRUQUE



(Rambouillet, 2013)

Une affiche sur la porte du musée de Rambouillet proclame hardiment : LA MORALE. Je n'aurais pas cru qu'un sujet aussi ingrat pût à ce point attiser l'imagination des auteurs de jeux de l'oie. Rien ne leur échappe. Outre les inévitables fables de La Fontaine...

...dans une petite salle aménagée pour l'occasion, cachées derrière des rideaux de soie rouge, quelques estampes d'une grâce licencieuse – celle-ci, par exemple, où une jeune femme élégante vêtue d'une robe de tarlatane qui masque à peine ses formes opulentes est courtisée par un petit marquis en bas de soie qui, de 9 cases en 9 cases, la rejoint dans un sofa ou sous un ciel de brocard à pompons d'or, elle à demi nue, affalée dans l'oreiller, lui la culotte aux genoux, l'entreprenant dans toutes les positions compatibles avec le maintien sur la tête de sa maîtresse d'une perruque cendrée impeccablement calamistrée, l'amas de nuages oscillant à chaque coup de butoir du marquis, emphatique vêtement de pudeur dont l'unique objet, peut-être, est d'occulter les éclairs de volupté qui fulgurent sous les tempes de la belle... quand ce ne sont pas, sur des feuilles à la facture rudimentaire, d'acrobatiques scènes de stupre sous la croix ou des fornications collectives au pied des autels, qui finissent heureusement dans une grotte enfumée où des fûts de poix bouillante hébergent enfin les impies.

(L'Oca nera, pp.247-248)

Q - QUATRE-CYLINDRES



(*Bas-Dauphiné, 1957 ?*)

Du fond de mon siège, défoncé par les larges fesses des camionneurs, je ne voyais presque rien du paysage et mon oncle avait dû s'arrêter pour me hausser sur des coussins. Mais la pluie battait le pare-brise, il n'y avait rien à voir : la cime des noyers fuyant obliquement et au loin, plissées dans la brume, les falaises pâles du Vercors flottant à mi-ciel. Quand nous avons atteint la plaine, des champs inondés s'étendaient de toutes parts : le monde était devenu liquide, un immense miroir de plomb rayé de clôtures et de lignes d'arbres. Tout à coup, une trombe s'est abattue. Le camion suffoquait, il repoussait en vibrant de toutes ses tôles une cataracte faite non pas d'eau mais d'un liquide opaque et visqueux, comme si le ciel avait cédé et s'abattait d'un coup, précipitant sur la terre en un épais bouillon les pluies fossiles, les nuages et le gélatineux tapioca de la voie lactée. De temps à autre, mon oncle jurait entre ses dents *Zorrino ! Zorrino !* glapissement perdu dans l'assourdissante clameur de l'orage qui flagellait la cabine, couvrant le ronflement obstiné du moteur et le claquement affolé des balais d'essuie-glace. Un nouveau déluge s'abattait sur la terre, routes, maisons et clochers seraient peu à peu engloutis sous un flot boueux et nous, qui montions vers le nord, nous n'y trouverions pas la moindre éminence pour nous sauver des eaux. L'averse tombait sans discontinuer, je finis par me désintéresser de notre sort, me contentant de regarder osciller la queue de tigre accrochée au plafond de la cabine, agitée de soubresauts imprévisibles, à la façon de ces appâts de manège qu'une sorcière outrageusement maquillée vous secoue sous le nez et qu'il faut essayer de lui arracher au passage, dressé sur les pédales d'une moto ou les étriers d'un lama, toujours en vain, à peine l'aperçoit-on qu'il a disparu, et le manège tourne de plus en vite, les rues se confondent, les formes se mêlent, on se voit emporté dans un kaléidoscope de couleurs diaprées, la même impression de vitesse et de fatalité qu'à présent, à bord de ce camion roulant vers la fin du monde, sauf que tout y est peint en grisaille et qu'attraper la queue du Mickey ne nous sauverait pas. Nous étions partis très tôt, dès l'aube, je tombais de sommeil et me mis à somnoler en regardant s'agiter la queue du tigre, si bien que mon oncle m'autorisa à me glisser dans sa couchette, derrière les mystérieux rideaux rouges, tandis qu'il poursuivait seul sa route à travers le déluge.

(*L'Oca nera, pp.305-306*)

R - RÉVOLVER



(La Chapelle-en-Vercors, 1944)

...seize hommes tournent en rond dans une cour de ferme devant un escalier de pierre accoté à la maison. En haut des marches, un officier en uniforme noir et caquette à haute coiffe vacille, une bouteille de vodka dans une main, un revolver dans l'autre, avec lequel il bat la mesure en scandant une sorte de comptine. On distingue mal les paroles, il faut les lire sur ses lèvres, c'est une histoire de loups gris et de héros solitaire que peut-être lui inspire l'ivresse. Le canon de son Parabellum oscille au rythme des vers ; à la fin de la comptine, si c'en est une, il ajuste l'homme que les nombres ont mis devant lui et il l'abat. Les lèvres du colosse tremblent, sa main n'a pas un frisson. Les survivants reprennent la ronde, resserrant un peu le cercle pour combler le vide qui s'est fait entre eux et éviter le corps étendu à leurs pieds, qui parfois bouge encore, et gémit, jusqu'à ce qu'un des soldats qui regardent la scène, à moitié ivres eux aussi, le traîne à l'écart en l'injuriant et l'achève. Après chaque exécution, quand cesse le bruit des pas, on entend au loin, du côté de la fontaine aux ours, les chants débrailés des gebirgsjäger. Après sept ou huit balles l'officier se lasse, il jette sa bouteille au loin dans un grand geste théâtral, comme un empereur de la Goldwyn Mayer ouvrant les jeux du cirque : ses hommes abattent les survivants, mitraillent les cadavres et y cachent pour finir deux ou trois grenades dégoupillées. Bientôt la nuit gronde et rougeie, d'immenses flammes déchirent le village...

(L'Oca nera, pp.74-75)

S - STÈLE



(Beauvoir-en-Royans, 1955 ?)

À une centaine de mètres de la route, dans l'ombre de la montagne, un fossé humide court sous les arbres à l'entrée d'un vallon. C'est là : une haute stèle blanche d'où se détache une femme à demi-nue qui nous dévisage fièrement, une croix de Lorraine suspendue comme un glaive au-dessus de sa tête. On devine des traces de pas dans le gravier. Deux gerbes de roses rouges sont posées en V devant le monument. Je sais lire depuis peu, je m'amuse à parcourir la liste des noms gravés aux pieds de la déesse. Chacun est numéroté, comme à l'école, certains traversés de grandes fissures qui les rendent difficiles à déchiffrer. Tout à coup, au milieu d'inconnus, au n°10, je reconnais mon nom. Je me vois enseveli sous le gravier, la bouche et les yeux remplis de terre, abandonné aux bêtes fouisseuses, et plus rien que mon nom sur la pierre pour faire signe aux vivants. Pas un souffle ne parcourt le vallon, mon spiralon est à l'arrêt, j'ose à peine respirer de peur qu'il ne s'anime. Mon père prononce un nom que je ne connais pas, celui d'une femme, doux et harmonieux, que je m'étonne de l'entendre dire avec tant de haine. Ce nom que je cherche en vain sur la stèle – ils sont seize, consignés sur deux colonnes, rien que des hommes, affublés souvent de prénoms désuets, plus trois si peu instruits qu'ils ne savaient pas leur nom et qu'on a dû écrire à la place : INCONNU –, ce nom aimable, est-ce celui de la déesse ? Mon père siffle entre ses dents avec mépris, ma mère ne dit rien, elle regarde la montagne fendue où un chemin à chèvres grimpe vers la lumière au milieu des rochers.

(L'Oca nera, pp.139-140)

T - THÉÂTRE



(Wolfsberg, 1942)

Passé le casernement allemand et le théâtre des prisonniers, des hangars de planches s'échelonnaient de part et d'autre d'une large allée, ceux des Français d'abord, puis, après le terrain de sport et les *capannoni* italiens, les huttes de la colonie anglaise et les baraquements des Russes ; enfin, à droite, au-delà d'un deuxième barbelé, enclavé dans l'enclave du lager, le camp polonais. Les détenus dormaient à 300 par block sur des châlits garnis de sacs de foin, entassés sur trois niveaux pour les Russes, sur deux seulement pour les autres. Tout le luxe consistait en une pompe asthmatique et en quelques bassines. Pourtant, à regarder les photos du musée et à lire les récits des anciens du stalag, on a l'impression que les vaincus ont passé cinq ans à lire *La Chasse-Bile*, à jouer aux cartes ou au criquet, et à défiler dans l'allée centrale, déguisés en légionnaires, avec casques à cimier, faisceaux et char de triomphe. Ou à donner des représentations théâtrales. Un cliché ténébreux montre trois fantômes sur une petite scène au décor incertain, non pas Racine ni Shakespeare (quoiqu'on trouvât ici des livres : 15 000 dans la bibliothèque anglaise), mais une comédie de boulevard improvisée : deux prisonniers en bourgeois, à peine dessinés par l'éclat d'une lampe à carbure, sont aux prises avec un troisième qui minaude, affublé d'une robe en papier kraft dont les drapés roides bruissent à chaque geste, ses cheveux tondus cachés sous un foulard, gloussant et ondulant des hanches devant une assemblée d'hommes suants, couverts de poux, qui n'ont pas vu une femme depuis des années et qui suivent, comme si leur vie en dépendait, une histoire d'épouse légère et de mari trompé, s'esclaffant bruyamment, criblant de quolibets leurs camarades juchés sur l'estrade (à seule fin peut-être de couvrir le bruit des trois hommes qui creusent à la cuillère, sous les fondations du théâtre, un boyau rampant vers la clôture), avant, la représentation terminée, de rêver mélancoliquement à celle qu'ils ont laissée derrière eux, dans une ville sillonnée d'uniformes noirs, ou au sommet des collines, livrée aux cajoleries de jeunes gens désœuvrés.

(*L'Oca nera*, pp.160-161)

U - URNE



(Rome, 2013)

Le dernier jour, je la conduis dans le cimetière a-catholique, que j'ai visité autrefois en solitaire, un recueil de Pasolini à la main, et qui à présent, Livia près de moi, se donne un visage presque heureux. La brise s'est levée, les cyprès frissonnent, on entend sous les murs le hululement des ambulances qui forcent le passage dans la cohue du Testaccio. Personne devant la tombe de Gramsci. Sur l'urne, l'inscription est à peine lisible. CINERA ANTONII GRAMSCII. Dans les branches du laurier qui l'abrite, le foulard écarlate a disparu. Qu'importe, il est noué aux vers que Livia me récite à mi-voix :

*Uno straccetto rosso, come quello
arrotolato al collo ai partigiani
e, presso l'urna, sul terreno cereo,
diversamente rossi, due gerani.*

Les géraniums aussi ont disparu. On ne vient plus ici que pour constater un nom sur le marbre, vaguement familier, presque aussi dénué de sens que ceux des poètes apatrides gravés un peu loin, SYMONDS, WAIBLINGER, CORSO – tant d'étrangers attirés par l'éclat du ciel, ou du passé, et qui ont fini là, dans la montagne d'écailles déversée au revers du Tibre par des générations de gargotiers. Dans le carré anglais, sur une stèle dressée au milieu des iris, une lyre ride le calcaire, surmontant quelques mots anonymes. *This Grave...* Je murmure à mon tour ce que la pierre me souffle, que l'ouvrage de la beauté est une joie pour toujours, mais je sais qu'elle ment, que notre entente elle aussi est écrite sur l'eau, que bientôt il n'en restera rien. L'ombre de la pyramide de Cestius glisse sur les tombes. Je sens le temps se creuser, un puits vertigineux. L'évidence me cloue sur place. Maintenant, maintenant, avant qu'il ne reste rien de nous, pas même la morsure d'un chagrin. Livia a-t-elle deviné quelque chose ? Elle appuie sa tempe sur mon épaule.

(*L'Oca nera*, pp.238-239)

V - VIN



(Rome, 2012)

La cour du restaurant, à l'arrière d'une grosse maison d'angle de la via Appia, est déjà illuminée de guirlandes. Les tables y sont alignées de part et d'autre d'une rangée d'arbres en pot (oliviers, palmiers nains, bouquets de roseaux exténués) entre lesquels filtrent des mélodies sucrées. Bar entier au fenouil arrosé de nebbiolo, un vin sombre qui échauffe le sang et donne de l'esprit aux plus niais. Nos mots coulent sans effort dans les deux langues : la gloire passée, le peuple des catacombes, le vrai nom de la Providence – et Spinoza s'insinue bientôt entre nous. Alors que j'en suis à argumenter sur la liberté dans l'Histoire, tout en essayant de retirer de la pointe du couteau le filet en croissant de lune caché sous le casque de la bête, s'élèvent les premières mesures du *Caruso*. Aussitôt tout s'arrête, les gestes se posent, les lèvres se ferment, nous voici comme à la messe. Livia m'a pris la main et se retire en elle, ses yeux se voilent. *Te voglio bene assai...* Les serveurs eux aussi se sont immobilisés, même le merle perché dans un pin au bout de la terrasse a cessé de jaser. *È una catena ormai...* À la table voisine, une Anglaise à la peau laiteuse, terrassée par la mélancolie, hypnotise un garçon de salle de son œil transparent. La lumière a baissé, l'air manque, les plus vigoureux suffoquent. Puis, comme dans un film, après le dernier sanglot du chanteur aveugle, *Che scioglie il sangue...* tout se remet en mouvement, les serveurs au milieu des allées, les conversations, le merle et l'Anglaise, et Livia se reprend : une plaisanterie glisse entre ses dents.

(*L'Oca nera*, pp.121-122)

W - WAGON

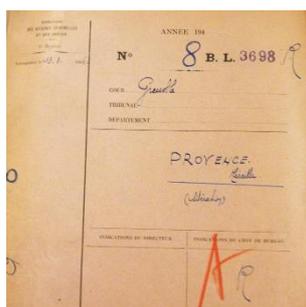


(Turin, 1947)

Vers la même époque, Hélène reçoit une courte lettre du carme de Gênes, celui de l'ostensoir et du *Christ aux liens*. Il a reçu l'autorisation de la Sacrée Congrégation des Pénitences, il sera le lendemain à Turin. À l'heure dite, Hélène et Joseph vont l'attendre à la gare de Porta Nuova. L'immense salle des pas perdus bruit comme une volière, on y est assailli de toutes parts, des uniformes et des soutanes errent dans la foule, on y voit même voltiger quelques cornettes blanches – tant de crimes à poursuivre et à pardonner... Le *direttissimo* de Gênes est en retard, comme il se doit. Joseph épluche les articles des journaux accrochés dans les kiosques (en France, Vincent Auriol va poser la première pierre du nouvel Oradour-sur-Glane et la vie ordinaire a repris : GRÈVE GÉNÉRALE DES SERVICES PUBLICS), tandis qu'Hélène surveille le mouvement des trains, installée à la terrasse d'un café, sous la verrière. Une âcre odeur de poussier arrive par bouffées, chassée par les locomotives qui viennent s'échouer en geignant contre les butoirs. Il suffit de cligner des yeux pour échapper au présent : entre les paupières filtre un monde fuligineux où des personnages indécis se meuvent gauchement, sautant des trains par vagues, s'entassant sur les quais, une valise en carton bouilli ou un ballot de linges à la main, avant de s'avancer d'un pas heurté au flanc des wagons et de défiler par groupes devant les tables à bistro, les dizaines de figurants engagés à la journée se débandant dès qu'ils sont sortis du champ pour se précipiter derrière les décors, remonter à l'autre bout des trains et resurgir à la porte des wagons en une vaste chorégraphie chargée de figurer le renouveau de l'Europe après le désastre qui l'a laissée exsangue. Dans la foule des comparses qui se hâtent vers la sortie, Hélène aperçoit enfin la robe brune à scapulaire du père Astengo. Il est hébété par le voyage, c'est à peine s'il la reconnaît. Il héberge chez les carmes, où le couple l'accompagne en silence.

(*L'Oca nera*, pp.281-282)

X - X



(Pierrefitte, 2013)

Le dossier PROVENCE est mince, mais au milieu des notes du cabinet figure un court billet manuscrit de Mireille daté du 20 avril 47, prison de Pau, adressé au Garde des Sceaux. Elle se donne pour tâche d'*éclairer la justice* en vue de l'éventuel procès en révision réclamé par les Pionniers du Vercors et, pour commencer, elle excipe de la vertu des autres : « J'agis d'abord au nom d'une famille profondément française, comptant parmi ses membres des officiers supérieurs et un Académicien... » Un académicien ? Un mémoire y est joint, quatre pages lignées arrachées à un cahier d'écolier couvertes d'un bord à l'autre d'une belle écriture à l'encre bleu nuit, presque sans rature. Vers la fin, avant un stupéfiant « La Résistance ne doit rien à Mireille Provence – et Mireille Provence ne doit rien à la Résistance », elle se réclame à nouveau d'un oncle officier supérieur et ajoute qu'elle est la « nièce d'un Académicien », mention écrite au-dessus de quelques mots soigneusement biffés de grands X sous lesquels j'ai cru deviner : *de Monsieur Georges Duhamel, résistant*. Mon imagination, ou la sienne ?

Plusieurs fois, dans ce long plaidoyer, la prisonnière contient mal sa fureur : « Quant aux 75 témoins à charge, je préfère sourire... » À côté de deux ou trois scènes qui, si elles ne sont pas vraies, témoignent d'un puissant génie inventif et qu'il serait dommage de garder pour moi, tant de mensonges éhontés... Mais enfin, après des années, voici la première preuve sensible de son existence (« Non, on ne photographie pas. ») ...

(*L'Oca nera*, pp.296-297)

Y - YEUX



(Rambouillet, 2013)

Il y a une tache dans l'œil de Raphaëlle, une goutte de thé qui lui donne un charme trouble. Nous nous installons au fond du restaurant (elle doit fuir toute lumière vive), dans un angle décoré d'anciennes planches de botanique où est aussi dressée une petite bibliothèque. Avec son bustier de soie anthracite boutonné jusqu'au cou, ses pupilles dilatées par l'atropine et ses cheveux torsadés sur les tempes, j'ai cru voir l'un de ces portraits mélancoliques peints à la cire sur un carré de lin ou une tablette de figuier qu'on exhume de temps à autre des sables du Fayoum pour les enfouir aussitôt dans une salle ombreuse – après tant de siècles sous la terre, la clarté leur est intolérable, à l'éclat du soleil ils s'évanouiraient. Raphaëlle en sourit, mais elle a perdu sa belle aisance et répond seulement : « Un fantôme... », le regard fixe, le disque noir des pupilles mangeant l'iris, deux larges miroirs cerclés de vert-de-gris d'une profondeur presque effrayante, et sur la cornée cette tache de thé ovale, lunaire, piquetée de cendres. (...)

Les voyageurs du début du siècle dernier prétendent que certaines femmes, au fond de la Russie, comme les belles de la Renaissance, faisaient goutter dans leurs yeux un peu de belladone. Outre une loucherie troublante, de tous temps signe de beauté, le poison donne au regard des femmes plus de brillant et de fascination, comme si un désir inavoué dilatait leur pupille. BELLADONE (*Atropa belladonna* L.). Mydriatique et narcotique. Le charme de Raphaëlle ne m'empêche pas de penser à Livia. Si différentes qu'elles soient de beauté et de tempérament, dans l'ivresse qui m'a gagné je les confonds un peu. Il y a de la cruauté, quand un amour vous tourmente, dans toute autre séduction. L'imagination malade croit se sauver dans une étrangère et ne flatte qu'une passion perdue. Ai-je atteint l'âge où l'on rêve sa vie au lieu de la vivre ? Cette infirmité tout à coup, ce naufrage de la volonté... Dans ma confusion, j'ai pris la main de Raphaëlle, qu'elle m'abandonne sans résistance, aussitôt figée, sévère, comme si le chagrin l'envahissait, comme si nous transgressions l'un de ces interdits qui nous tiennent en vie mieux qu'aucun plaisir. Elle a fermé les yeux, son visage parfait aux cheveux tressés en couronne luit faiblement au milieu des images (une tige d'iris fleurie en étoile, un chardon épineux), noyée dans la pénombre, me contemplant de ses yeux aveugles.

(*L'Oca nera*, p.314)

Z - ZINC



(Wolfsberg,2012)

Peut-être, sous les parkings, les fondations des blocks subsistent-elles, conservées pour les archéologues des siècles à venir, et dans la terre, transmuée en une fange visqueuse par l'interminable piétinement des prisonniers, un semis de menus trésors, alliances, croix d'or, timbales défoncées, pipes brisées, cuillères de fer blanc, plaques de zinc à matricule, avec quoi l'on tentera plus tard d'imaginer les mœurs et les croyances de ceux qui ont vécu ici : 50 000 hommes déportés de toute l'Europe, Belges, Français, Anglais (Livia s'assombrit en apprenant que ceux-ci venaient de Salonique), Russes, Polonais, et enfin, après la chute du Duce, une volée d'Italiens passés sans transition des bataillons de l'Axe au lager, chaque nation recrée derrière les barbelés avec ses coutumes, ses fêtes, son journal, et essaimant peu à peu dans toute la Carinthie en innombrables colonies de travail. Au stalag, la vermine grouillait dans les paillasses ; durant l'hiver 41-42 sévit une épidémie de typhus que l'Hauptmann Steiner (*un brave officier... très aimé de tous...*) n'étouffa qu'après une longue quarantaine durant laquelle pas un homme ne sortit du camp, pas une lettre, pas un tombereau d'excréments, rien, sinon les cercueils, pour ceux qui y avaient droit ; quant aux Russes, qui à peine méritaient le nom d'hommes, ils étaient jetés à la fosse commune – aussi bien, nourris de soupes de patates gâtées et d'un *Russenbrot* où la paille le disputait au seigle, exténués par le travail (on les voit sur une photo au musée du lager, à un kilomètre de là : les traits tirés, les yeux agrandis par la faim, engoncés dans des paletots cartonneux de crasse sous une pilotka où l'étoile rouge arrachée se devine aux effiloques), aussi bien le brave Steiner ne cherchait-il pas à les garder vivants : les œuvres de miséricorde s'arrêtaient aux frontières de l'Est.

(*L'Oca nera*, pp.159-160)

Alphabet

Avertissement	2
A - ARAIGNÉE	3
B - BOMBES	4
C - CERCUEIL	5
D - DENTELLES	6
E - ÉPINGLE	7
F - FAUTEUIL (ORTHOPÉDIQUE)	8
G - GANTS	9
H - HEAUME	10
I - IMAGES	11
J - JEUX (DE L'OIE)	12
K - KALÉIDOSCOPE	13
L - LIVRE	14
M - MACHINE	15
N - NEZ	16
O - OISEAUX	17
P - PERRUQUE	18
Q - QUATRE-CYLINDRES	19
R - RÉVOLVER	20
S - STÈLE	21
T - THÉÂTRE	22
U - URNE	23
V - VIN	24
W - WAGON	25
X - X	26
Y - YEUX	27
Z - ZINC	28